

Ĵavād ḤADĪDĪ

Khayyām en France

(2)

Le succès des *Quatrains*, à la suite de la traduction de Fitzgerald, puis celle de Nicolas, amena nombre de poètes et d'écrivains à emprunter thèmes et images au poète persan. De nouvelles traductions, dont celles de Jean-Marc Bernard, de Claude Anet, de Charles Grolleau et d'Arthur Guy où l'éloge de Khayyām atteint son apogée, furent donc effectuées.

Mais juste au moment où les traductions se succédaient, de nouvelles controverses sur l'authenticité des *Quatrains* s'engagèrent. Certains critiques, comme l'orientaliste allemand Schaefer, allèrent jusqu'à dire qu'il faut effacer le nom de Khayyām de l'histoire littéraire de la Perse. Les arguments qu'ils dressaient étaient les suivants:

- Aucun manuscrit qui soit écrit du vivant même de Khayyām ne nous est parvenu.

- Le manuscrit le plus ancien que nous possédons – le même dont Fitzgerald s'était servi – a été écrit trois cents ans après la mort de Khayyām astronome et mathématicien.

- Les manuscrits les plus récents contiennent le plus grand nombre de quatrains, alors que le plus ancien qu'on vient de découvrir n'en contient que treize.

– Jusqu'à ces derniers temps, Khayyām poète n'était point connu et ce fut seulement après la traduction de Fitzgerald qu'il atteignit la célébrité.

Ce fut ainsi qu'en 1927, Arthur Christensen reprit ses recherches sur le poète persan. Mais cette fois, il obtint des résultats plus satisfaisants: au moins 121 quatrains attribués à Khayyām sont certainement de lui. Malgré cela les contestations continuèrent et on accusa Christensen d'avoir eu trop de largeur d'esprit dans ses recherches et dans le nombre de quatrains qu'il croyait authentiques.¹

Il en fut ainsi jusqu'à ce qu'en 1950, Arthur Arberry découvrit dans les Fonds de la Chester Beaty Library, un vieux manuscrit daté de 658 h (=1259) qui contenait 172 quatrains. Le scribe disait au début de son recueil, que c'était là un choix qu'il avait fait. Le nombre des quatrains devait donc être plus élevé. Ce manuscrit à peine découvert, on en trouva un autre à Téhéran, daté de 604 h (=1207), une centaine d'années après la mort du poète. Il contenait 252 quatrains. Un autre encore, découvert aux Etats-Unis et daté de 614 h (1216) confirmait le nombre indiqué dans le précédent. Ce furent de grandes découvertes qui mirent fin aux débats. La thèse selon laquelle plus on s'approche de l'époque où vivait Khayyām, plus le nombre de quatrains diminue, fut ainsi annulée.²

Mais il restait encore un problème à résoudre: pourquoi les quatrains se contredisent-ils quelquefois? Pierre Salet, astronome, savant et littérateur comme Khayyām lui-même, décida d'y répondre. Il divisa les quatrains en neuf catégories correspondant aux étapes différentes de la vie du poète que les critiques prolongent parfois jusqu'à une centaine d'années. Il n'y a donc pas contradiction dans les quatrains, mais plutôt une évolution dont voici les étapes:

1. Le poète et Dieu. Khayyām jeune croyait certainement en Dieu. Beaucoup de ses quatrains en témoignent.

1. Voir Arthur Arberry, *Omar Khayyam, A New Version*, London, 1952, p. 69.

2. Voir Gilbert Lazard, Introduction à *144 quatrains de Khayyām*, trad. Claude Anet, Paris, 1957.

2. L'amour et son symbolisme. L'amour décrit dans les quatrains est bien l'amour charnel. Aucune interprétation mystique ne paraît plausible.

3. Religion et religions. Pour Khayyām poète et penseur, «temple, église, synagogue et mosquée», tout était semblable.

4. Le *Ḳalam* et la Table du destin.³ A une période de sa vie, Khayyām était fataliste. Les quatrains qui en répondent sont nombreux.

5. Le pessimisme de Khayyām. «Notre poète est certainement arrivé, au moins à un moment de sa vie, à un pessimisme noir, à un véritable nihilisme.»

6. La coupe de la création. Très vite il s'oriente vers le déterminisme scientifique: «Il a une conception très vive, et bien étonnante pour son époque, du mouvement perpétuel de la vie, de l'éternité de la matière».

7. La roue des cieus. Les astres et les étoiles sont aussi impuissants à changer leur destin que l'homme le sien. Il est donc inutile de chercher dans leur marche l'horoscope des gens.

8. Le vin de l'Echanson éternel. Le vin de Khayyām est le vrai jus de raisin, et on ne peut aucunement le justifier d'une autre manière.

9. Le panthéisme des soufis. Khayyām n'était pas un soufi mais il croyait à une sorte de panthéisme à la manière de Spinoza.⁴

Or, c'était la première fois qu'un savant prenait en considération les étapes de la vie du poète et voulait établir une cohérence entre les quatrains contradictoires. Malheureusement, les sources lui manquaient, comme elles manquent toujours à tout autre chercheur qui voudrait jeter une lumière sur la carrière d'un poète qui a vécu dans un siècle dont les travaux scientifiques et littéraires furent détruits par les

3. Table sur laquelle, selon les croyances musulmanes, le destin de tous les hommes est écrit (*Ḳalam* veut dire la plume).

4. C'est d'après la traduction de Nicolas, qui contient le plus grand nombre de quatrains, que Salet a établi sa classification, mais il n'a pas accepté l'interprétation mystique que le traducteur en a donnée.

Moghols. Il n'aura donc qu'à recourir aux hypothèses et aux documents peu sûrs. Et c'est ce qu'a fait Salet.

*

En 1943, Alexandre Arnoux, écrivain et dramaturge, publia un recueil de poèmes intitulé *CVII quatrains* où il avait profondément subi l'influence de Khayyām. Le lien qui rattache ce recueil aux *Quatrains* du poète persan consiste surtout dans la philosophie qui en découle et qui est très proche de celle décrite par Pierre Salet en tant qu'une philosophie dégagée de l'évolution des idées de Khayyām et dont les éléments essentiels peuvent être ainsi résumés:

La nature est l'instable reflet de lois immuables. Ce qui existe, existera toujours. L'existence est partout la même et rien ne peut interrompre le rythme incessant de la vie, la décomposition et la recomposition qui ne s'arrêtent jamais. Ce qui meurt aujourd'hui ne fait que retourner à sa source première qui, seule, existe et existera éternellement.

C'est sur ce fond panthéiste que s'enlèvent les *CVII quatrains* d'Alexandre Arnoux:

Frappe-t-on? Clair de lune? Amour? La porte cède.
Qui n'entre pas? Souffle de moi? Chant de la nuit?
Et pourquoi ce désert si personne n'a fui?
Ai-je égaré les biens que mon ombre possède?⁵

Mais la Mort frappera toujours, et tous, jusqu'au «chant de la nuit», doivent passer par cette porte:

Tu franchiras le Seuil, voyageur sans bagage,
Ayant jeté par-dessus bord le superflu;
Et tes mains contiendront, unique témoignage,
La poudre des instants de toi-même où tu fus.⁶

C'est le sort de l'homme, de l'océan, des étoiles, des fleurs, de tous, qui arrivent et partent sans cesse pour rejoindre l'Eternité:

De la rose à l'étoile et de silence à songe,
De l'odeur des sureaux à la houle du blé,

5. *CVII quatrains*, p. 25.

6. *Ibid.*, p. 16.

Quelles ondes, mon cœur, à travers nous prolongent
Les échos des échos qui ne m'ont pas parlé?⁷

Tout ce qui existe porte la marque de la mort qui surviendra tôt ou tard, et lorsqu'elle sera survenue, elle ne se différenciera plus de l'existence, comme si elles étaient unies, l'une à l'autre, depuis toujours:

Si tu veux écouter, montant du fond des âges,
L'onde primordiale et le cours de ton sang,
Applique ton oreille à la nuit, coquillage
Où grondent le silence, l'homme et l'océan.⁸

Face à la Mort, un océan qui gronde, et un homme qui gémit sont égaux. Le silence, le silence des âges, est fait de leur murmure mystérieux qui nous dit: «ne foule pas au pied l'herbe de la prairie; elle a été la joue d'une charmante beauté»:

Ô funèbre, ballet de nuit, forêt, automne...
Des générations de feuilles ont pétri
Cette terre. Entends-tu leurs danses et leurs cris?
Où marcher sans blesser un cœur qui tourbillonne?⁹

Nous sortons, tous, de terre et nous y rentrons tous. Bientôt nous serons oubliés comme si nous avions quitté le monde depuis des milliers d'années. Alors, quelqu'un passera devant notre tombe sur laquelle quelques mots sont inscrits. Il y lira:

Ci-gît... D'un nom rongé subsiste une voyelle
Qu'une personne mélancolique parfois lit:
Ci-gît celui qui n'a d'autres formes que celle

7. *Ibid.*, p. 24. Khayyām retrouve les traces de la Mort dans l'herbe de la prairie et les briques d'un mur. Arnoux généralise ce sentiment et l'applique aux notions abstraites.

8. *Ibid.*, p. 25.

9. *Ibid.*, p. 13.

Que dessinent, passant, tes songes et l'oubli.¹⁰

Oui, dès que nous ouvrons les yeux, nous cherchons la mort et nous ne le savons pas, jusqu'au moment où elle nous emporte.

Pourquoi tout cela? Dieu ne pouvait-il pas créer un monde meilleur que celui-ci et faire de sorte que l'homme puisse se sentir un moment heureux? Le poète se révolte donc. Il aimerait pouvoir détruire ce monde et construire un autre, plus supportable, à sa place:

Certes, je détruirais ce monde vulnérable
Et je ne garderais de lui, si j'étais Dieu,
Qu'une étoile, une fleur d'aubépine et le creux
Que laisse le corps de jeune fille dans le sable.¹¹

Mais il n'en a pas le pouvoir. Il en déduit donc que Dieu n'a pas été généreux d'avoir créé l'homme d'une motte de terre et d'un peu d'eau, et qu'il était, peut-être, «fatigué» après avoir créé les cieux.¹² Pourquoi alors lui en attribue-t-on le bien ou le mal? Si Dieu a pétri le corps d'Ève de séduction et de péché, pourquoi a-t-il condamné Adam à vivre sur la terre? C'est un blasphème! N'importe:

Et si pourtant la vie était réelle, si

10. *Ibid.*, p. 27; Khayyām:

ای دوست بیا تا غم فردا نخوریم
وین یک دمه عمر را غنیمت شمیریم
فردا چو از این دیرکهن درگذریم
با هفت هزار سالگان سر به سریم

11. *Ibid.*, p. 8; Khayyām:

گر بر فلکم دست بدی چون یزدان
بر داشتی من این فلک را ز میان
از نو فلک دگر چنان ساختمی
کازاده به کام دل رسیدی آسان

12. *Ibid.*, p. 14.

Nos actions, Seigneur, dépassaient l'apparence,
 Quel remords de n'avoir jeté dans ta balance
 Aucun crime puissant, digne de ta merci!¹³

Il vaut mieux de ne pas y penser, parce que nous ne serons
 menés nulle part et que la vie nous sera encore plus difficile à
 supporter. Oublions donc tout. Sauf notre origine:

Poussière, souviens-toi que tu es poussière,
 Limon par le hasard fugacement lié.
 Mais l'acte de bloc, de force et de lumière,
 Memento... Souviens-toi, mon fils, de l'oublier.¹⁴

Il faut oublier les «pourquoi» que personne n'a pu com-
 prendre et qui détruisent notre bonheur:

Ce monde, m'ont-ils dit, possible et nécessaire...
 A quoi? Sur le gravier passe une ombre d'oiseau.
 Un rayon de soleil se rompt dans la rivière.
 Ne cherche pas. Regarde l'ombre; écoute l'eau.¹⁵

D'ailleurs la Mort ne triomphera jamais de l'Eternité. Il y
 aura un jour où le soleil s'éteindra, le ciel se fendra, la terre
 se réduira en poussière, et la Mort étendra son aile sur tout.
 Mais l'Eternité ne sera jamais vaincue:

13. *Ibid.*, p. 8; Khayyām:

آنم که پدید گشتم از قدرت تو
 پرورده شدم به ناز در نعمت تو
 صد سال به امتحان گنه خواهم کرد
 تا جرم من است بیش یا رحمت تو

14. *Ibid.*, p. 25. On peut retrouver ces expressions liturgiques aussi
 bien dans la Bible que dans le Coran. De nombreux poètes persans les
 ont reprises et développées dans leurs poèmes.

15. *Ibid.*, p. 11; Khayyām:

جاوید نیم چو اندرین دهر مقیم
 پس بی می و معشوق خطایی است عظیم
 تا کی ز قدیم و مُخَدَّت آمیدم و بیم
 رفتیم چو ما جهان چه مُخَدَّت چه قدیم

Ô Mort! le nombre pur échappe à ta puissance.
 Contre son diamant ton cœur s'est irrité;
 Contente-toi d'une victoire d'apparence,
 Il ne t'appartient pas de briser l'Unité.¹⁶

Tout ce qui est détruit par la Mort est reconstruit par l'Eternité. Au bout du chemin, il ne restera que l'Unité que la Mort n'atteindra jamais et dont l'éphémère et le "transitoire" sont des manifestations momentanées. Les innombrables "transitoires" s'effaceront en Elle et l'instant qui s'appelle «moi» ou «toi» replongera dans sa source première pour en ressortir sous le nom d'«autrui».¹⁷ Si nous sommes incapables de connaître Dieu, c'est parce qu'il est en tout et partout:

Considérez, Seigneur, si j'erre dans ma quête
 Du divin, si je muse ou bronche à quelque trou,
 Que pour mon âme faible, affamée, inquiète,
 Mille Dieux, c'est bien peu, mais un seul, c'est beaucoup.¹⁸

Ainsi, Alexandre Arnoux résoud le problème de l'existence de la même manière que Khayyām, selon ses commentateurs français, l'avait résolu. Certes, ce genre de panthéisme est très proche du naturalisme philosophique. Trois siècles plus tôt, Spinoza en avait érigé les fondements et les Français le connaissaient déjà.

16. *Ibid.*, p. 13.

17. *Ibid.*, p. 19; cf. Khayyām:

یک قطره آب بود و با دریا شد
 یک ذره خاک با زمین یکجا شد
 آمد شدن تو اندرین عالم چیست
 آمد مگسی پدید و ناپیدا شد

Traduction:

C'est une goutte d'eau qui retourne à la mer,
 Un grain de poussière qui retrouve la terre.
 Que sont tes allées et venues dans l'univers?
 Un insecte apparut et disparut naguère.

18. *Ibid.*, p. 19.

Khayyām n'était donc pas un mystique, mais un savant dont les idées sur la création devaient aboutir à un système philosophique que ses successeurs ont complété. C'est ce Khayyām qui exercera désormais son influence sur certains poètes et écrivains, même sur les fabulistes parmi lesquels nous citerons les frères Tharaud dans les *Contes de Notre-Dame*, parus en 1943:

Il y avait autrefois un âne, un âne bien poli, qui ne brayait que pour rompre le silence. Il marchait toujours «sur le chemin de l'Évangile», réfléchissant à ce temps heureux et lointain où il avait «réchauffé l'Enfant de son haleine».¹⁹

Un jour l'ânier le charge de pots et de jarres de toutes sortes. Tout en marchant doucement afin de ne pas faire tomber sa charge, il entend les pots converser entre eux. L'un d'eux demande aux autres s'ils savent pourquoi «parmi l'humaine ruche» on leur fait un si mauvais renom en disant «stupide comme un pot, bête comme une cruche». Un pot ventru lui explique que les hommes les appellent ainsi parce qu'ils sont toujours vides et qu'ils avalent indifféremment n'importe quelle boisson dont on emplit leur panse, réponse qui met un autre pot en colère: comment les hommes osent-ils les appeler ainsi alors qu'ils ne leur ont jamais demandé ce qu'ils désirent boire? Un troisième vase, au galbe féminin, au bord modelé comme des lèvres dans le baiser et à l'anse tendrement arrondie, demande avec coquetterie si la bêtise pouvait loger en lui. Bien certainement non, répondent les autres.

Une cruche à vin reprend la discussion: Que feraient les hommes sans elle? C'est avec elle qu'ils célèbrent leurs fêtes, et c'est en posant leurs lèvres sur les siennes qu'ils oublient leurs chagrins. C'est encore en elle que les mieux inspirés d'entre eux, les poètes, les musiciens, les artistes, trouvent le secret de la vie. Aussi, quelle ignominie de taxer de bêtise sa beauté!

Un autre pot poursuit sur un ton amer:

L'homme prend les pots pour de «sots ustensiles», parce

19. Jean et Jérôme Tharaud, *Contes de Notre-Dame*, p. 218.

qu'ils sont faits d'une vulgaire argile. Mais il oublie qu'il est lui-même pétri d'un peu d'eau et de terre.

Un pot «plein de bonne humeur» confirme les dires de son ami en y ajoutant qu'il a vu hier sur sa terrasse un homme fouler l'argile aux pieds avec fureur, alors que l'argile s'écriait:

Doucement mon ami, un jour, un jour viendra
Où, nous ayant foulés, homme, on te foulera.²⁰

Une belle cruche prend la parole et dit que le potier doit être bien fou de créer de si jolies cruches comme elle, de leur donner de beaux visages, une taille élancée et «l'espoir d'une haute fortune», pour les briser ensuite sur le sol,²¹ chose que ne ferait même pas un garnement.

La cruche ne s'est pas encore tue qu'une autre proteste contre sa naissance qui a été due à «l'extravagance d'un potier magicien» se plaisant à construire et à détruire constamment sans se soucier de la volonté des pots qu'il tient pour responsables de fautes qu'ils n'ont jamais commises.²²

20. *Ibid.*, p. 220; Khayyām:

دیدم به سر عمارتی مردی فرد
کو گیل به لگد می زد و خوارش می کرد
آن گیل به زبان حال با وی می گفت
آرام ! که چون من تو بسی لگد خواهی خورد

21. Comparer à Khayyām:

جامی است که عقل آفرین می زندش
صد بوسه ز مهر بر جبین می زندش
کوزه گر دهر چنین جام لطیف
می سازد و باز بر زمین می زندش

22. *Ibid.*, p. 222; Khayyām:

گر آمدنم به من بدی نامدمی
گر رفتن من به من بدی کی شدمی
به زان نبودی که اندرین دیر خراب
نه آمدمی نه شدمی نه بدمی

A l'entendre ainsi accuser le potier, un long pot efflanqué intervient: si les autres pots avaient vécu des années en Hollande auprès d'un savant juif polisseur de lunettes,²³ ils sauraient bien que le potier n'est pour rien dans la fabrication des pots et des cruches, que tout est de la même substance et que même les pots «participent de la Divinité». Et les pots de crier ensemble:

... Panthéiste, oui-da!

Pendant tout ce temps, l'âne continuait sa marche lente et prudente, écoutant en silence la discussion engagée entre les pots. Mais il arriva un moment où il en eut assez. Il feignit donc de trébucher et tomba sur les genoux. Les pots, en pièces, reçurent la dernière réponse, et l'âne, les oreilles baissées et

Allégé maintenant de son fardeau fragile,
... reprit son chemin le long de l'Évangile.²⁴

Mais les poètes et les écrivains préférèrent le chemin de Khayyām et continuèrent à protester contre les maux et les misères qui s'emparent du pauvre être humain.

Aussi, six ans après la publication des *Quatrains* d'Alexandre Arnoux et des *Contes* des frères Tharaud, un autre amateur de Khayyām, Jean Kobs,²⁵ lui emprunta-t-il de nouveaux thèmes pour composer ses *Roses de la Nuit* où il faisait ainsi parler la poussière:

Tous, battant et semelle et tapis pour me voir,

و نیز:

بر من قلمِ قضا چوبی من راندند
پس نیک و بدش چرا زمن می دانند
دی بی من و امروز چو دی بی من و تو
فردا به چه حجتّم به داور خوانند

23. Allusion à Spinoza.

24. *Ibid.*, p. 223.

25. Jean Kobs, *Les Roses de la Nuit* ... , Paris, 1949.

Entreprenant le siège où je serais surprise,
Si je m'y dérobaïs, vous avez la traîtrise
De me faire glisser au rebord du trottoir [...]

Malgré votre souhait d'éviter le désordre,
Vous serez, tous, un jour obligés de me mordre.²⁶

Ailleurs, le poète décrit, ainsi que Théophile Gautier, la caravane humaine qui poursuit sa marche dans le «Sahara du monde». Les caravaniers, épuisés, cherchent une piste. Certains consultent leurs cartes ou leurs livres. D'autres recourent aux astres et aux étoiles, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent de loin une oasis où ils espèrent se reposer. Hélas! c'est une porte que la Mort leur a ouverte.²⁷

La vie n'est donc qu'un songe et l'homme une image trompeuse reflétée dans un miroir. Mais le miroir, lui-même, n'est fait que d'illusion et ne sait même pas pourquoi d'aucuns se cherchent parfois en lui, puis s'en vont pour ne jamais revenir:

Il me semble revoir les visages qui s'aiment [...].
Mais je ne leur dis pas, dans un penser poli,
Mon désespoir enfin de n'être qu'une surface
Où glisse à tout instant l'éponge de l'oubli.²⁸

Dans un autre passage, le poète, se promenant au bord de la mer, rencontre un homme péniblement chargé d'un lourd fardeau: c'est une ruine qui lui raconte son histoire.²⁹

De tels morceaux, influencés plus ou moins des *Quatrains*, mais peu originaux, abondent dans *Les Roses de la Nuit*. Ils

26. *Ibid.*, p. 41; Khayyām:

هر ذره که بر روی زمینی بوده‌ست
خورشید رخی زهره جبینی بوده‌ست
گرد از رخ و آستین به آزرَم فشان
کان هم رخِ خوبِ نازنینی بوده‌ست

27. *Ibid.*, p. 25.

28. *Ibid.*, p. 99.

29. *Ibid.*, p. 88.

montrent seulement l'attrait que Khayyām exerçait sur les auteurs de différentes catégories.

C'est ainsi qu'en 1959, Emile Désiron décida de donner une nouvelle traduction des *Quatrains* et de publier son recueil à l'occasion du centenaire de la traduction de Fitzgerald.

Désiron connaissait le persan et l'arabe. C'est pourtant dans la traduction de son compatriote, Yves-Gérard Le Dantec, qu'il lit les *Quatrains*. Et comme celui-ci renvoyait souvent à Fitzgerald, il se procure aussi la traduction anglaise. C'est alors qu'il «découvre» le vrai Khayyām. Il comprend aussi comment et pourquoi ses *Quatrains* ont été «plagiés, imités, traduits dans toutes les langues, réédités et illustrés par les artistes les plus célèbres, mis en musique, et ... à toutes les sauces».³⁰ Il entreprend donc une nouvelle traduction qu'il voudrait poétique comme celle de Fitzgerald ou de son compatriote Le Dantec. Le résultat en est un recueil de 75 quatrains mis en vers assez originaux.

Cette même année 1959, où l'on célébrait le centenaire de la première traduction des *Quatrains*,³¹ Guillot de Saix, le même qui a grandement contribué à la connaissance de la littérature persane en France, puisa dans Khayyām des thèmes qu'il développa dans son œuvre maîtresse *Au Jardin de Saadi*:

Je suis dans l'univers, pourquoi? pour quel tourment?[...]
 Pourquoi le printemps cesse-t-il de sourire?
 Pourquoi son livre au doux parfum se ferme-t-il?
 Le rossignol qui chante aux ramures d'avril,
 D'où vient-il? où s'est-il enfui? qui peut le dire?³²

Personne ne pourra le dire. Alors, le poète voudrait, tout à la manière de Khayyām et de Ḥāfez, «fendre la voûte du ciel

30. Emile Désiron, *Les Roubā'iyat d'Omar Khayyam*, p. 5. C'est le jugement de Jeanne Gobeau-Thonet, directrice de la Bibliothèque de l'Université de Liège, qui a préfacé l'ouvrage d'un élogieux exposé.

31. Nombre d'orientalistes, parmi lesquels nous pouvons citer Arthur Arberry et Emile Désiron, publièrent des articles ou des essais à cette occasion.

32. *Au Jardin de Saadi*, p. 54.

et construire un monde nouveau».³³

Ah! si nous pouvions conspirer
Avec la Destinée, Amour,
Afin de saisir en entier
Le plan misérable du monde,
N'oserions-nous pas le réduire
En mille et mille morceaux pour
Que selon les vœux de nos cœurs
Le monde en nos mains se refonde?³⁴

Malheureusement, cela n'est pas possible. Nous sommes des marionnettes mues par une main derrière le rideau et nous avons beau crier et courir, nous ne pouvons rien changer à notre sort:

Le doigt froid du Destin écrit. Ensuite il passe.
Et ni tout ton esprit, ni toute ta piété
Ne peuvent faire alors qu'une ligne s'efface,
Ni même tous les pleurs qu'un seul mot soit rayé.³⁵

Que faut-il donc faire afin de soulager un peu nos maux? Le chemin que Guillot de Saix poursuit n'est pas celui de «l'Évangile», c'est plutôt celui de Khayyām: essayons de jouir de tous les instants de notre vie. Il ne peut pourtant pas se défaire de cette angoisse métaphysique qui s'est emparée de son être. Tout lui dit de la mort, même le clair de lune et le baiser ou le sourire de sa bien-aimée:

33. C'est la traduction du deuxième hémistiche de ce vers de Ḥāfez:

بیا تا گل برفشانیم و می در ساغر اندازیم
فلک را سقف بشکافیم و طرحی نو دراندازیم

34. *Au Jardin de Saadi*, p. 55.

35. *Ibid.*, p. 54; Khayyām:

بر لوح نشان بودنیها بوده است
پیوسته قلم ز نیک و بد فرسوده است
در روز ازل هر آنچه بایست بداد
غم خوردن و کوشیدن ما بیهوده است

Oh! vois: la lune au ciel se lève en nous cherchant,
 Bien-aimée, à travers le platane qui tremble.
 Combien de fois, levée au même champ,
 Cherchera-t-elle en vain quelqu'un qui me ressemble?
 Et quand toi-même, aux pieds d'argent, tu souriras
 Parmi les invités épars de l'herbe lasse,
 Et qu'en versant le vin tu verras ma place,
 Pour boire à ma mémoire remplis la coupe à ras...
 Sur ta lèvre, ô mon amour, je viendrai boire.³⁶

Ici, Guillot de Saix se pose de nouvelles questions: Qui est-il? D'où vient-il? Où doit-il aller? Est-il vraiment le jouet du potier? ou une brindille qui brûlera dans le feu de l'enfer? C'est dans un autre recueil, *Songe-creux*, où il a surtout subi l'influence des mystiques iraniens, qu'il essaie de répondre à ces questions. Mais là non plus, il n'a pu se défaire complètement de ce qu'il avait lu sur l'auteur des *Quatrains*. Il visite un jour le tombeau d'un ancien ami. Le voyant couvert de fleurs, à la manière de celui de Khayyām que décrit Neẓāmī-ye 'Arūḏī,³⁷ il improvise:

Heureux celui qui dort ainsi dans l'ombre hospitalière,
 Chanté par les oiseaux, pleuré par des fleurs!

Une rose lui raconte alors son histoire en ces termes:

Celui que nous pleurons nous aimait. Par magie
 On voyait sa palette emprunter nos couleurs,
 Et toute la nature à son appel surgie,
 Ressuscitait au gré de ses pinceaux frôleurs.³⁸

Ce fut cette même magie qui incita, en 1961, Christovan de Camargo, poète brésilien et grand admirateur de Khayyām, à transposer les thèmes des *Quatrains* en vers libres et à en publier la version française en Europe et la version espagnole

36. *Ibid.*, p. 55.

37. Voir *Āhār Maḳāleh* où Neẓāmī-ye 'Arūḏī raconte sa rencontre avec Khayyām: celui-ci prédit que sa tombe sera couverte de fleurs. Longtemps après, 'Arūḏī visite le mausolée du poète à Neyšābūr et, en effet, des rosiers jaillis à côté de la pierre tombale jonchent celle-ci d'une pluie de pétales.

38. *Songe-creux*, Paris, 1961, p. 25.

en Amérique latine.

De Camargo était épris de Khayyām en qui il voyait l'interprète de ses propres idées. Il raconte, dans la préface de son recueil, comment il a été bouleversé à la lecture des *Quatrains* et comment il a senti «par l'âme et par la peau, par le cœur et par les nerfs, et par le sang, toute la poignante poésie de cet amant désenchanté de la vie». Car lui aussi déteste l'hypocrisie et le fanatisme; lui aussi s'est révolté contre les faiseurs de dogmes et de doctrines; lui aussi a horreur du mensonge et du sectarisme.

Qui était Khayyām pour lui? C'était un «humble chantre sans prétention», une rose parfumée exposée à tout vent, «un oiseau qui trillait par simple instinct d'oiseau trilleur». Il gémissait ses vers et les livrait à qui voulait les entendre. Chacune de ses plaintes «est un chef-d'œuvre d'originalité». Ses *Quatrains* sont, après la Bible, le recueil le plus recherché, apprécié et lu dans le monde entier.

Khayyām était torturé par l'anxiété de savoir, parce qu'il était en quête du pourquoi des choses, et comme rien ne pouvait satisfaire son âme, il se réfugiait dans le vin et l'amour, espérant que, peut-être, l'ivresse lui apporterait ce que la sagesse lui avait dérobé. C'était aussi la société de son temps qui le tourmentait:

«Il voit les injustices partout, la persécution des honnêtes gens, l'hypocrisie comme normes de l'existence, la matoiserie, la rouerie, la fourberie, la supercherie comme signes d'intelligence [...] Il s'irrite, proteste, investit, affronte les grands du moment, jette bas les idoles, persifle, ridiculise la gravité, la morgue des moralistes professionnels, l'outrecuidance altière des conducteurs d'hommes, il défait les superstitions, conspue les religions codifiées... Il se réfugie alors dans la taverne où le vin couleur de rubis parviendrait peut-être à le distraire du piège dans lequel l'enserme la puissante stupidité des contemporains.»³⁹

Khayyām n'était donc pas débauché. Renan et ceux qui l'ont suivi se sont trompés. De même ceux qui l'ont accusé d'avoir imité Al-Ma'arrī. Son désintéressement et sa spon-

39. Christovan De Camargo, *Les Roubaïat d'Omar Khayyam*, p. 28.

tanéité étaient exemplaires. Là où tout le monde se taisait, il criait plus téméraire que jamais. Il n'était pas un mystique non plus. Comment un homme qui bafouait tout sectarisme pouvait-il adhérer à l'une de ces sectes mêmes? Non, «notre Omar était une fleur qui se laisse emporter par le vent».⁴⁰

Après avoir ainsi disculpé l'auteur des *Quatrains*, De Camargo l'adapte en vers blancs. Voici un spécimen de ses poèmes:

La nuit,
déjà elle existait,
et le jour aussi,
avant ton arrivée
avant mon arrivée

Les planètes tournaient déjà
dans leurs orbites.
elles tournaient
en quête de leur destin,
dans l'extraordinaire émotion
des espaces sidéraux.

Sois prudent, ami!
Mesure tes pas,
marche doucement
sur le dos de la terre.

Peut-être bien que
la poussière que tu foules,
cette poussière
a été paupière
des yeux de ta bien-aimée...⁴¹

La même affinité d'esprit qui poussait De Camargo à faire

40. *Ibid.*, p. 19.

41. *Ibid.*, p. 154; Khayyam:

پیش از من و تو لیل و نهاری بوده‌ست
گردنده فلک نیز به کاری بوده‌ست
هر جا که قدم نهی چنان‌دان به یقین
کان هم رخ خوب نازنینی بوده‌ست

si chaleureusement l'éloge de Khayyām, conduisit aussi le poète français Maurice Chapelain à donner, en 1969, une traduction poétique des *Quatrains* qui est, peut-être, la plus belle parmi les nombreuses traductions françaises effectuées jusqu'à présent.

Un jour, Chapelain va passer la fin de la semaine à la campagne avec son ami Allan Kosko. Au cours d'une promenade au clair de lune, Kosko récite quelques-uns des quatrains de Khayyām dans la traduction anglaise de Fitzgerald. Chapelain s'en enthousiasme à tel point qu'il les traduit aussitôt en vers français. Écoutons-le raconter, lui-même, l'histoire:

«Je fus enthousiasmé: Khayyam disait exactement ce que je cherchais à exprimer. Je me trouvais dans un état voisin du sien. Voilà qui vous apprend déjà la façon dont je crois comprendre une traduction. . . Je ne me suis décidé à traduire Khayyam que parce que ce poète traduit lui-même ma propre pensée.»⁴²

Chapelain se met donc au travail. Il lit les *Quatrains* dans de nombreuses traductions anglaises et françaises, dont celles de Jean-Marc Bernard, d'Yves-Gérard Le Dantec, et d'Arthur Guy, toutes les trois en poèmes. Mais seule la traduction de Fitzgerald peut le satisfaire. Aussi la choisit-il pour modèle, car il estime qu'il a compris, mieux que tout autre, le sens profond de la philosophie du poète persan qui, contrairement à ce qu'ont dit les critiques français, n'était ni mystique, ni débauché, ni sceptique, ni fidéiste, mais pour qui le «rien n'est certain» et le «tout est possible» se valaient:

«Agnosticisme, pessimisme, hédonisme, stoïcisme, telle me paraît être la dialectique du Sage (de Nichabour). Précisons qu'une certaine ironie la colore, qu'une certaine tendresse. . . la réchauffe, et qu'une certaine bonté la grandit.»⁴³

Khayyām n'approuvait ni le fanatisme des dévots, ni l'incrédulité des athées. Lui qui avait passé sa vie à méditer sur

42. Maurice Chapelain, *Cent-quarante-deux Robāi d'Omar Khayyam*, p. 185.

43. *Ibid.*, p. 24.

le sort de l'homme et sur le mystère de la création, savait bien que rien ne peut être considéré comme une vérité absolue, et que ceux qui ont prétendu avoir saisi cette vérité «ont dit un conte et se sont endormis»:

Ceux-là mêmes qui avaient réuni les arts et les sciences,
Et qui éclairaient, comme un flambeau, le cercle de leurs amis,
N'ont pu se frayer un chemin dans cette sombre nuit;
Ils ont dit un conte et se sont endormis.⁴⁴

La seule chose qui était certaine pour Khayyām, c'était l'écoulement sans retour du temps. Il faut donc vivre heureux et ne se soucier jamais de ce qui peut ternir les beaux instants de la vie.

Ainsi, une centaine d'années après la parution de la première traduction des *Quatrains* par Nicolas, les Français découvraient enfin le vrai Khayyām et rejetaient les interprétations incohérentes qu'ils avaient données de ses idées, de sa poésie et de sa personne même.

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی

44. Cf. Khayyām:

آنان که محیط فضل و آداب شدند
در جمع کمال شمع اصحاب شدند
ره زین شب تاریک نبردند برون
گفتند فسانه‌ای و در خاک شدند